

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES
ANGLICISTES
DE
L'ENSEIGNEMENT
SUPÉRIEUR

N° 44 - Trimestriel

Septembre 1997

Correspondance : Jean-Louis Duchet, 4, rue Saint-Hilaire, 86000 Poitiers —
% 05 49 55 99 96. Fax : 05 49 45 32 90.— courriel duchet@univ-poitiers.fr

SOMMAIRE

Le mot du président.....	2
Réunions d'octobre 1997.....	4
Assemblée générale de la SAES du 4 octobre 1997.....	5
Bibliographies du programme des concours sous forme électronique.....	5
Conférence de Graham Swift au Congrès de Nice.....	6
Recommandations concernant l'habilitation (HdR).....	16
A propos du statut des PRAG.....	19
Livres et documents reçus.....	21

2

Colloques 22

Préparation de l'annuaire 27

Le mot du président

“À la fin de notre dernière Assemblée générale, à Nice, au moment où j’adressais une dernière fois, au nom de la SAES, mes remerciements aux organisateurs de notre 37^e congrès, j’ai fait quelques remarques sur les problèmes que pose aujourd’hui l’organisation scientifique des congrès de notre société. J’ai poursuivi, depuis, cette réflexion et fait quelques vérifications. Il y a eu effectivement une augmentation régulière du nombre des ateliers au cours des récentes années : sauf erreur de ma part, on en comptait 22 à Valenciennes, 24 à Clermont, 26 à Nancy, et à Nice on a atteint le chiffre de 29. Il y a certes un côté très positif à cette prolifération qui reflète à la fois la grande vitalité de la communauté des enseignants-chercheurs anglicistes et une diversification des intérêts, liée à l’ouverture de nouveaux domaines et au développement de nouvelles spécialités et de nouvelles technologies. Quelque 250 communications ont ainsi été faites au cours des trois demi-journées du congrès de Nice, ce qui signifie qu’à peu de choses près un congressiste sur deux a fait une communication. On a même repéré quelques cas de collègues qui ont proposé deux communications, voire trois...

Les problèmes d’organisation que cela pose sont, bien entendu, d’abord des problèmes matériels. Plus préoccupant, me semble-t-il, il y a le risque d’un éparpillement et d’un cloisonnement, voire d’une certaine incohérence scientifique. Malgré les efforts d’imagination déployés pour maintenir, une année sur deux, un thème fédérateur, celui-ci a le plus souvent aujourd’hui un caractère fictif. Certains ateliers portent sur des questions très spécialisées, voire sur un seul auteur, d’autres se définissent traditionnellement par un découpage chronologique ou géographique, d’autres encore tentent de maintenir l’unité de toute une discipline et prennent une telle ampleur qu’ils risquent de se trouver coupés du reste du congrès.

Faut-il se contenter d’observer le phénomène, ou bien chercher à mettre un peu d’ordre et à limiter le nombre des ateliers ? Il est bien évidemment hors de question que qui que ce soit songe à imposer une restructuration radicale de l’organisation scientifique des congrès de la SAES. En revanche, il

me paraît souhaitable que quelques recommandations soient faites pour éviter les dérives et faciliter la tâche de ceux qui acceptent la lourde responsabilité d'organiser nos congrès.

Ceux-ci se trouvent en effet soumis à des pressions auxquelles il n'est pas facile de résister. Ils ont naturellement tendance, après avoir pris contact avec les anciens responsables, à reconduire année après année la liste des ateliers du congrès précédent. Ils reçoivent en outre, soit directement, soit transmises par le président, des demandes d'ouverture d'ateliers nouveaux, souvent très insistantes. Sauf à déclarer un *numerus clausus* sans appel qui aboutirait à privilégier les situations acquises, il leur est très difficile de refuser. Ces demandes sont en outre le plus souvent fort bien argumentées par des collègues qui cherchent très légitimement à promouvoir une nouvelle spécialité et se disent en mesure de garantir une participation substantielle. Il faut dire que les collègues désireux d'étoffer leur dossier de recherche par une communication de plus en vue d'une HDR, en vue d'une candidature à un poste de MC ou de PR, ou en vue d'une éventuelle promotion, sont aujourd'hui très nombreux. Les candidats à une nouvelle direction d'atelier, par ailleurs conscients du prestige qui s'y attache, n'ont donc souvent pas grand peine à établir un programme convenable."

Voici, à quelques détails près, le début de la note que j'ai adressée au début de juillet aux présidents des sociétés spécialisées traditionnellement rattachées à la SAES, aux organisateurs des congrès de Clermont-Ferrand, Valenciennes, Nancy, Nice, Rennes et Chambéry, aux membres de la commission de la recherche et aux membres du bureau de la SAES. Suivait un certain nombre de suggestions et de propositions, à propos desquelles je sollicitais leur avis. Compte tenu des réponses qui seront faites, le bureau de la SAES sera ainsi en mesure de soumettre à l'Assemblée générale du samedi 4 octobre, à Paris, un texte de recommandations qui devrait permettre que soient organisés dans de meilleures conditions les prochains congrès de la SAES — et pour commencer le congrès de Rennes, qui aura lieu les 15, 16 et 17 mai 1998, et le congrès de Chambéry, en mai 1999. Pour l'an 2000, la SAES tiendra son 40^e congrès. Y a-t-il déjà des candidats pour l'organiser ?

Adolphe Haberer

Réunions d'octobre 1997

Elles auront lieu à l'Institut de Monde Anglophone de l'Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle, 5, rue de l'École-de-Médecine, Paris (6^e).

Vendredi 3 octobre 1997

Bureau de la SAES : 10h 30 - 13 h, salle 12.

Comité d'*Études anglaises* : 17 h 30 - 19h 30, salle 5.

Association des médiévistes anglicistes de l'enseignement supérieur: 14 h 30-16h, salle 5.

Société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles : Réunion du bureau de 15 h 30 à 17 h, salle 12.

Société d'études anglaises contemporaines : 14h - 16h, salle 16.

Société française d'études victoriennes et édouardiennes : 16h - 17 h 30, salle 16.

Société d'études conradiennes : 17 h 30 - 18 h 30, salle 16.

Société Française d'études irlandaises : 16 h - 18h, salle 33.

Centre de recherche et d'études de civilisation britannique: Réunion du bureau: 14 h - 16h, Petit amphi. Assemblée générale : 16h - 18h, Petit amphi.

Association des linguistes anglicistes de l'enseignement supérieur: 15 h 30 - 17 h 30, Grand amphi.

Association des anglicistes pour les études de langue orale dans l'enseignement secondaire et supérieur: 17 h 30 - 19h, Grand amphi.

Samedi 4 octobre 1997

Groupe d'études et de recherches de l'anglais de spécialité : 10h 30 - 12h, salle 5.

Société de stylistique : 9 h 30 - 11h, salle 15.

Préparateurs à l'agrégation externe et membres du jury :

Littérature: 9h - 10 h, salle 16

Civilisation: 10h - 11h, salle 16

Linguistique: 11h - 12 h, salle 16.

Liste de messagerie de la S.A.E.S.

Pour s'abonner à la liste de messagerie électronique, il suffit à tout membre de la SAES d'envoyer un courrier électronique à majordomo@cri.univ-poitiers.fr, avec le message suivant : `subscribe saes`

Précautions : Laisser vierge la rubrique "Subject:", désactiver la signature.

Assemblée générale d'octobre 1997

Samedi 4 octobre 1997 à 14 h, Grand amphi, 5 r de l'École-de-Médecine.

Ordre du jour :

- Approbation du procès-verbal de l'assemblée générale de Nice
- Rapport du président
- Rapport du trésorier
- L'annuaire 1997-1998
- ESSE
- Recommandations de la Commission de la Recherche
- Intervention du président de la 11^e section du CNU
- L'organisation des congrès de la SAES
- Interventions des présidents des jurys de concours
- Questions diverses
- Annonces de colloques

Les bibliographies sur les œuvres et questions au programme des concours, réunies à l'initiative de notre collègue Pierre Iselin, ont été placées sur le serveur ftp de la SAES, d'où on peut les télécharger par FTP ou avec un navigateur web: <ftp://ftp.univ-poitiers.fr/saes/AGRCAPES/BIBCAPAG/>

A la suite de cette chaîne de caractères, il suffit d'ajouter la référence de chaque notice, dont voici les noms : ASYOULIK.RTF, MOMADAY.RTF, DEFOEMOL.RTF, REPUBAUS.RTF, HERBERT.RTF, TOOMER.RTF, KUREISHI.RTF, WARGB.RTF, MANSFIEL.RTF.

Préparation de l'annuaire

Les adhérents de la SAES sont invités à utiliser le formulaire d'adhésion et de renouvellement/modification qui se trouve désormais à la fin de chaque *Bulletin*, pour signaler à Alain Cazade, de préférence en rouge et très lisiblement, toute modification de leur état-civil, adresses postale et électronique, grade, établissement d'affectation, spécialités, etc., en vue de la préparation de l'*Annuaire* qui, comme annoncé dans le *Bulletin* n° 43, sera publié en dé-

tembre 1997. Les mutations et nominations à compter de la rentrée 1997 devront en particulier y être signalées.

Voici le texte de la conférence de Graham Swift, prononcée à Nice le samedi 17 mai 1997, à l'occasion du 37^e congrès de la SAES. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Copyright © Graham Swift, 1997.

I Do Like To Be Beside The Seaside

Ladies and gentlemen, it is a great pleasure and honour to have been invited to address your congress today. The invitation came with a generous assurance that I should not be bound by this year's theme, 'Spirit of Place', but it would have been ungenerous on my part not to offer you at least some thoughts on your chosen subject. I searched in my mind for what might be my starting-place for this theme of Place, until it occurred to me that it could and perhaps should be right here where I am now: specifically Nice, this city on the shores of the Mediterranean—your theme carries the subtitle 'Shores and Passages'—but less specifically, more elusively, that place that is known in English as 'the seaside': a word that evokes a geographical fact and any number of actual locations but also stands for a sort of variable vision, a collective compilation of memories, icons and dreams.

So I have taken for the title of my talk one of the two epigraphs to my latest novel, *Last Orders*, an epigraph which reads: *I do like to be beside the seaside*. This piece of innocuous alliteration is the first line of a music-hall song written in 1909. It may be little known, if at all, outside the English-speaking world, but it is still perfectly familiar in Britain today, and the song still perfectly conveys, for all its Edwardian origins, the jaunty, fancy-free image we retain of the seaside. The first verse goes like this:

*I do like to be beside the seaside, I do like to be beside the sea!
I do like to stroll along the prom, prom, prom,
Where the brass band plays, tiddely-om-pom-pom!
Oh I do like to be beside the seaside, I do like to beside the sea,
And there are lots of girls, besides, I should like to be beside,
Beside the seaside, beside the sea!*

You get the gist. The other epigraph to my novel is from Sir Thomas Browne and is a little more grandiloquent.

Last Orders takes as its main narrative a journey to the seaside—a very special journey since one of the journeyers is no more than a heap of ashes in a jar, though it is he who has instigated the whole trip. A journey to the

seaside, though specifically to the seaside town of Margate, a now scruffy, tawdry, if once popular resort on the north coast of Kent. The contrast between Margate, facing the North Sea, and Nice, on the glamorous *Côte d'Azur*, could hardly be stronger, yet both Nice and Margate represent, if at different pitches, the same dream: the dream of worldly delight, of life as sheer holiday, sheer play. And they both embody a peculiar conundrum: that we should most seek out, most seek to fabricate this worldly delight, where our natural world and habitation—land—ends.

'Place' suggests land—solid geography—but when I look over my work I see that it features a good deal this shifting, beguiling zone at the very edge of land. In my collection of stories, *Learning to Swim*, the title story is set almost entirely on a beach and ends with its young protagonist taking, in more ways than one, to the water. In the same collection is a story called *Cliffedge*, which begins with this paragraph:

What is it about the sea that summons people to it? That beckons the idle to play and ponder at its skirts? What was it that built these ice-cream coloured colonies, these outposts of pleasure along the cliff tops and shingle of the south coast? Pleasure of being on the brink? Pleasure in the precariousness of pleasure? How would they have become so strangely intense, so strangely all-in-all, these little worlds (the pier, the life-boat station, the aquarium) we once knew for two weeks out of every fifty-two, were it not for their being pressed against this sleeping monster, the sea?

The 'Cliffedge' of the title is a false name the narrator invents to hide the real name of the seaside resort in the story. The place Cliffedge does not actually exist nor, in its compound form, does the word, but it is plausible enough and it suggests, graphically enough, that dangerous fringe where one element encroaches on another. And of course it is a short leap—if that is quite the right metaphor—from *Cliffedge* to that other title of mine, and invented compound word, *Waterland*.

If I am interested in place, and I think I am, then it seems that I am also very interested in no-place or in places where fixture and definition give way to indeterminacy. It is all there in that ambiguous, amphibious title. The world not just of *Waterland* but of all my fiction is a world in which, sometimes casually, sometimes critically, the familiar surrenders to the unknown, the tangible to the illusory, the present to the past, the solid and safe to the uncertain and confused. But then—and don't we all know it?—isn't life itself always like that? Don't we all live, more or less, in this

perpetual borderland, on this shoreline where the sand shifts constantly under our feet?

My approach to this whole subject is necessarily paradoxical. A feeling for place can be found in every book I have written, and yet for a good part of my writing career I would have said that place, in the sense of geographical setting, was one of the least important aspects of fiction. Novels have to be set *somewhere* and that's an end of it. But some fifteen years ago I found myself writing a novel that would be called *Waterland*, in which the physical setting, a flat, wet region of Eastern England called the Fens, played, ironically, a dominant role, had the force almost of a principal character. I say 'ironically' for more than one reason. When I try to explain why I set that book in the Fens—something I have been unable to do satisfactorily ever since it was written—one possible reason I give myself is that the Fens may have first attracted me precisely because they seemed like an *absence* of setting: their flatness and apparent emptiness were like an unobtrusive, uncluttered stage on which I could set my drama. The novel itself at one point characterises, or rather 'de-characterises', the Fens in just such a way:

... what is water, which seeks to make all things level, which has no taste or colour of its own, but a liquid form of Nothing? And what are the Fens, which so imitate in their levelness the natural disposition of water, but a landscape which, of all landscapes, most approximates to Nothing? Every Fenman secretly concedes this; every Fenman suffers now and then the illusion that the land he walks over is not there, is floating... And every Fen-child, who is given picture-books to read in which the sun bounces over mountain tops and the road of life winds through heaps of green cushions, and is taught nursery rhymes in which persons go up and down hills, is apt to demand of its elders: Why are the Fens so flat?

To which my father replied, first letting his face take on a wondering and vexed expression and letting his lips form for a moment the shape of an "O": "Why are the Fens flat? So God has a clear view..."

But this passage itself already amply hints that that simple, empty stage is not nearly so simple or empty as I supposed. The stage itself has become fascinating. The apparently vacant physical landscape is full of metaphysical implication.

Yet the Fens are, after all, a real place, and the Fens of my novel are, I hope, real—that is, authentic. A good many people who live or have lived in

the Fens have told me, much to my relief, that, yes, I've pretty well got it right. And ever since the novel was published there has been, and still is, a sizeable contingent of people who believe I must have been born in the Fens or at least lived there; whereas the truth is I have never lived there, and have no personal connection with the region whatsoever. I was born in London, SE23.

Waterland taught me two things which are perhaps relevant to the topic of this congress. Firstly, that, almost in spite of myself, I do have—it may be most apparent in *Waterland* perhaps but it has shown itself in other work I have written—a genuine affection for, feeling for English landscape; which I don't think has anything to do with the chauvinistic, or the picturesque or the sentimental. I think it's more the case that whatever I might find wrong with my country—and I could perhaps compile quite a list—I think its bone structure is good, the land itself is good, and I recognise in myself and in my work this rather bony, primitive instinct we call love of the land. So, just as *Waterland* pays its tribute to the Fens of East Anglia, and *Ever After* pays its tribute to the west country of Devon, so my latest novel, *Last Orders*, pays its passing tribute to the landscape of the so-called 'Garden of England', the county of Kent. But—to stress again that for all this feeling for the countryside, I am a city-dweller—*Last Orders*, as well as other work of mine, ought also to make it clear that my affection is not just for landscape but for townscape too; and, since I am a Londoner, that townscape is principally London.

The second lesson *Waterland* taught me is this. When I am forced to disabuse those people who think I must have been born in the Fens, they can be surprised, disappointed, even sometimes a little suspicious, as if in setting a novel in a place I don't come from I have carried out a kind of fraud. This reaction seems to me to betray a very common misconception about fiction: that it is, after all—isn't it?—some sort of disguised fact. It is the writer's own experience dressed up, or the result of some deliberate documentary research. Whereas, of course, if fiction is really going to be fiction, it must involve some sort of imaginative act. And what else is the imagination than a means of mental transport by which we can move from familiar to unfamiliar territory?

Thus, although the landscape of *Waterland* reflects a real, existing external landscape, the world of that novel, like the world of all novels, is nonetheless an imagined and imaginary world, and its landscape is to some degree a landscape of the mind.

Of course, when people, Fenlanders or otherwise, say to me that the world of *Waterland* feels real, I am very gratified, since fiction cannot do its

convincing work unless it is *taken* as real. But that very margin of mysterious transition by which fiction can become ‘real’, by which the merely imagined can yet spring to life, only reminds us of that other borderline near which we all dwell yet which, as writers of fiction constantly learn, is impossible to chart: the borderline of reality itself—the borderline between what actually exists and what exists, yes, but perhaps only somewhere in our heads.

Which brings us back to the seaside, to where two different, if interpenetrating domains collide. “What is it about the sea that summons people to it?” One reason we go to the seaside is because it is there, indeed, that we hope, if only for a week or two, dreams might become real, or reality might turn into a dream. In Margate there actually is an amusement park called Dreamland. But that wishful, seaside dream—of sheer amusement—can quickly turn thin. As one of the characters, Ray, in *Last Orders* reflects:

It aint much. It aint much to write home about, if it’s what you get. If the sea’s just sea, wet desert, and the rest is knick-knacks. A pier, a postcard, a penny in a slot. Seems to me you could say that Jack and Amy were spared, after all, Amy was spared. It’s a poor dream. Except all dreams are poor.

So there are deeper reasons. We go, we return, to the seaside because once, if we were lucky, we were taken there when we were small and we never quite outgrew that primal thrill. So perhaps, as Jack and Amy in *Last Orders* belatedly intended but never achieved, we retire there, late in life, in order to discover, maybe, a second childhood, or because it seems only appropriate that we should end our days where the land itself—the land of the living—stops. Because whatever else the sea is, it is not us, it is the beyond. It makes us feel, and even be reconciled to, our insignificance. It is the great place which is no place, where no one lives. The sea is destiny, eternity, oblivion, death.

Jack Dodds in *Last Orders* has his own particular and precise reasons for wanting his ashes flung into the waves at Margate. They have to do with Margate. But all the characters in the novel register that this journey towards the sea is a journey we all make. The four men who travel to Margate Pier are drawn there, of course, by their allegiance to Jack but also by some deeper inexorability, by the tug of their own inner tides of memory and longing. When they arrive, one of them observes that the sea smells “like memory itself, like the inside of a lobster pot.” Even Amy, Jack’s widow, who mysteriously decides not to join the men on their mission, absents herself, among other reasons, for seaside reasons, seaside memories.

The sea is destiny, and is present in *Last Orders* not just as a physical destination. More than one character in the book has been a sailor. And one of them, Vic, who served in the Navy in the war, is the cause of a whole detour in the novel's central journey in which the four men, with Jack's ashes, visit the Naval memorial at Chatham, where are listed the names of those who, in the proverbial phrase, 'have no grave but the sea'. It is Vic who most broadly equates the sea with death. And he should know, since Vic is an undertaker. His business, literally, is death, and during the war one of his duties was to prepare corpses for that abrupt ceremony known, with its poignant verbal attempt to transpose two elements, as burial at sea. But in equating the sea with death, Vic also equates it with something, positively, more: with our mortal democracy, our common human stock, with the fact that we are all, in the end, not so different from each other:

But Jack's not special, he's not special at all. I'd just like to say that, please. I'd just like to point that out, as a professional and a friend. He's just one of the many now. In life there are differences, you make distinctions... But the dead are the dead, I've watched them, they're equal. Either you think of them all or you forget them. It doesn't do in remembering one not to remember the others... And it doesn't do when you remember the others not to spare a thought for the ones you never knew. It's what makes all men equal for ever and always. There's only one sea.

I'd like to stick for a while, or digress for a while, with death—if death can ever be a digression. Reviewers and critics have noted that death appears rather a lot in my work. One English reviewer of *Last Orders* went so far as to christen me, good-humouredly, the "terminal novelist". In one sense I accept, cheerfully, this description of me. Mortality, indeed, runs through my work: *Last Orders*, *Ever After*—the titles tell you something. *Last Orders* is about a man's last wishes; *Ever After* deals with a husband's grief for a dead wife. The main action of *The Sweet Shop Owner* occurs on the last day of the protagonist's life. Throughout my work there is a fair amount about that wholesale supplier of death, war.

But against all this I would say, firstly, that my work deals with many *other* things too; secondly, that an interest in death is a natural, rational, even healthy concern of anyone in any sense *alive*; and, thirdly, in none of this do I think I am in any way peculiar. Literature, after all, is littered with the recounting of deaths and with the fascination for death, and in this it only expresses what we all repeatedly dwell on but do not necessarily or readily

voice. So far as death goes, I don't claim any oddity. There is only one sea: I am in the same boat as everyone else. And that seems, more generally, to be the position that every novelist, unless they are possessed of peculiar arrogance, should take: I am mortal too, I am human too. I too, like you, share life's joys, pains, confusions. We are all in the same boat.

Let me digress—or perhaps not digress—a little more. One of the writers of the past I keep coming back to (and I say this, I assure you, not just because I am here in France) is Montaigne. Let me hasten to add that since my French is pitiful, I read Montaigne in English translation, particularly the marvellous contemporary translation of John Florio. Now Montaigne was plainly fascinated, amid much else, by death. The very titles of some of his essays betray this: *Of Judging of Others' Deaths*; *That to Philosophize is to Learn How to Die*, and so on. But there is one essay of Montaigne's that I keep particularly coming back to, called, in English, *Of Exercise or Practice*. In it Montaigne makes the unassailable point that though there are a great many things we can practise, and perhaps perfect, there is one thing we can never practice: death. But, he suggests, we can get close to doing so. Then he vividly describes an incident in his own life—or you might say, near-death—when he fell from his horse and, as a result, also fell into a state of apparent unconsciousness during which those around him assumed him to be dead or dying, though, all the time, as he was carried to his house and bed, he himself was aware, as in a kind of helpless waking dream, of everything happening. It gave him the rare opportunity, he says, actually to observe what it must be like to die; and, he concludes, it was, really, not so unpleasant at all.

It is a wonderful and wonderfully comforting passage, but perhaps the greatest wonder of it is that in it Montaigne unconsciously—which is perhaps the operative word—achieves what elsewhere in the *Essays* is his avowedly conscious aim: to make, amid a wealth of subject-matter, his principal subject *himself*: to offer himself to the world. For suddenly in this passage where, ironically, the concern is death, Montaigne comes palpably, intimately *alive*: this man who on a precise day, in precise circumstances, in the late sixteenth century, fell from his horse, nearly died, yet whose living curiosity in things was so strong and insatiable that he did not omit to make a study even of this possibly terminal experience.

Why do I mention this passage? To illustrate that an interest in death can be an interest in life? In part, yes. If *Last Orders* is about death, then it is about death in order to be about life, or it is about life getting in the way of death, as it does with Montaigne, an intrusion or obstruction which can be affirmatively comic. One of the principal tasks of my book, it might be said, is to make a dead man come to life again: to give back life. The same pattern

is there in *Ever After*, which begins with a death, with an end, but ends with a beginning. And that making things ‘come alive’, that simple siding with creation, is surely, as I have already suggested, at the very heart of fiction.

But I refer to that essay of Montaigne’s for another reason. Our subject is place. We naturally think of place as a spatial condition but of course we all, just as much, have our place in time. That fall of Montaigne’s from his horse is thoroughly placed in time yet, in Montaigne’s account of it, it leaps marvellously free from that dimension. It is the humble glory of us all that while we can share the same physical places with others, our place in time is unique, unrepeatably, irreplaceable; the particular conjunction we embody of an inner world with an outer one is ours and ours only. Our glory, yes, but also our fixity, our isolation. Only death seems to tell us we are part of something beyond personal place and time. Yet we can—and really quite easily—transcend this historical isolation. Montaigne, who was not a novelist so much as a supreme autobiographer, transcends it or transcends it for us as he comes alive at the seeming point of death. And it is in the very nature of the writing or reading of a work of fiction that we transcend it.

When some readers and indeed some writers suppose that fiction is really a version of fact—disguised autobiography—I think that is their sad loss. The whole magic, the whole challenge and reward of fiction lies in its liberation from personal fact. The very least we should expect of it is that it should take us out of ourselves, take us out of the place we normally and sometimes narrowly inhabit. That process is sometimes disparagingly labeled as *escapism*, a term which can be usefully applied to some *bad* fiction, and perhaps to seaside amusement arcades, but surely that initial *escape* is vital, and can be profitable if we are led back in the end, with something more than we started with, to ourselves.

You don’t have to have been born in the Fens to set a novel there. You can make the imaginative journey. And that journey applies just as much, indeed more importantly, to the human and psychological content of a novel. Because even if you set your story in territory that is geographically close to home, if your characters are to be convincing, then you must undertake the mental journey to them. As I have said before now, one of the great functions of fiction is to prompt us to try to understand what it is like to be someone else. That attempt is of course vital in life generally but fiction offers a special stimulus towards it. We all know that the journey from ourselves to another human being, even one who is close and next to us, can be immense, and yet, in a flash, the imagination can leap the distance. And that imaginative journey to someone simultaneously near yet far is essentially no different from the imaginative journey I might make to someone living in

Nice or China or Peru, or to someone living in another time, like Montaigne in the sixteenth century, or even to some character in a book who has never actually existed at all.

All my books contain a sense of place, and *Last Orders* could be called my most *local* book. It is not just set in a particular corner of England, it is even written in a local language. Yet it also goes against locality in being the only one of my novels to make explicit, in its very form, that if we are creatures of place we are also creatures of motion—travellers, wanderers, rovers. Sailors haunt the pages of *Last Orders*, so do gypsies. There is a good deal of running away and absconding, of leaving or seeking home. One of the chief physical props of the whole story is a camper-van: that paradoxical contrivance, a *travelling* home.

If we are all, at least in our minds and hearts, travellers, if to write or to read a book is to go on a mental journey, then it is also true that books themselves travel. One proof of this is that I am here now, in Nice, because of books I have written. Another proof is that books get translated. And none of this could happen if the experience being purveyed could not be recognised and felt to be true in more than one place. Writers are always trying to touch, to grasp the universal. And the way *not* to do this, it seems to me, is to write the avowedly universal, global, cosmopolitan book—the sort of book that ought to be written in Esperanto. The key to the universal is always the local, if only because it is a universal truth that all experience is and must be local, all experience is placed. If I read a book set in Nice, or in Nicaragua, a great many local references may pass me by, but that does not matter, it even helps, because through them I nonetheless sense the true, the genuinely local texture of life as it is lived.

Ladies and gentlemen, the theme of this somewhat meandering talk of mine seems to be that we are all, at one and the same time, inhabitants of place and of no place, creatures of tenure, attachment and of no fixed abode. This is nothing new. This almost exhausted twentieth century of ours has taught us, often cruelly, sometimes kindly, that we live in an increasingly *dislocated* world, a world in which cultural and geographical boundaries become ever more volatile and confused. Of course, writers should respond to this, but it might be thought that writers, who have to write from some personal fixed point—and particularly writers of an indigenous kind like myself, an Englishman born in England, who has lived most of his life in the same city—would be at a disadvantage. But I don't think so, if only because of the nature of that central imaginative act. I think if you start a story that is going to go anywhere, you have to involve yourself, from the outset, in a kind of inner uprooting, you have to become, with all its freedom, risk and

excitement, *unattached*. I think all writers, whether they are of the settled, nomadic or the involuntarily displaced kind, would recognise that mental dislocation is part and parcel of what they do. I have always thought and now and then said that all narrative starts with a sense of the strange—a strangeness that may be no more, or less, than the sudden appreciation of specialness, of the humble glory of our place in time. As Ray in *Last Orders* observes:

But a few things happen anyway, a few things happen. Like we haven't seen or chosen them, though we would've if we could've, but they happen anyway, like they saw and chose us first, they saw us coming, like we aint been missed or overlooked altogether...

Stories begin when strangeness slips into our lives, as it always will and must do because life *is* constantly, wonderfully, dangerously strange, however much we try to domesticate it. *Terra incognita* may, of course, be a wilderness far, far away but it can also be, as we all have occasion to discover, just around the corner.

Copyright © Graham Swift 1997

Recommandations concernant l'habilitation à diriger des recherches (HDR)

Annoncé dans le Bulletin n°43, p. 9, le texte ci-dessous fait suite aux propositions de recommandations concernant l'encadrement et l'évaluation de la recherche. L'ensemble des deux textes est inscrit à l'ordre du jour de l'assemblée générale du 4 octobre 1997.

Référence des textes officiels :

Arrêté du 23 novembre 1988

Circulaire d'application du 5 janvier 1989.

Circulaire du 27 octobre 1992.

Rappel du texte de Michel Baridon

Intitulé "Pour une harmonisation nationale de la procédure d'habilitation", il avait été rédigé à la demande de la 11^e section du CNU et publié dans le *Bilan scientifique en études anglaises* (rapport de la commission Genet-Teyssandier, oct. 1991), pp. 22-23 et dans le *Bulletin de la SAES*, n°20, déc. 1991, pp. 21-22. Six ans environ après sa rédaction, ce texte n'a rien perdu de sa pertinence. Bon nombre des recommandations qu'il fait sont reprises ici. Tout au plus peut-on, comme il nous est demandé de le faire et à la lumière de l'expérience acquise depuis, expliciter certains points, évoquer quelques aspects supplémentaires et moduler certains avis. Compte tenu des enjeux scientifiques et humains de l'HDR, on ne peut que continuer à travailler "pour une harmonisation nationale de la procédure d'habilitation".

Remarques préliminaires

- Dans le cadre de la réforme des études doctorales, l'HDR a été substituée au doctorat d'État. Elle sanctionne "la reconnaissance du haut niveau scientifique du candidat, du caractère original de sa démarche dans un domaine de la science, de son aptitude à maîtriser une stratégie de recherche dans un domaine scientifique ou technologique suffisamment large et de sa capacité à encadrer de jeunes chercheurs" (A 23-11-1988). Que l'HDR soit en outre "un diplôme dont la finalité essentielle, sinon exclusive, est de

permettre l'accès au grade de professeur des universités" (C 5-01-1989) ne doit pas faire oublier sa première fonction.

- L'aptitude à diriger des recherches ne peut pas être vérifiée directement. C'est "le haut niveau scientifique du candidat", ainsi que "son aptitude à maîtriser une stratégie de recherche" qui permettent au jury d'apprécier par inférence "sa capacité à encadrer de jeunes chercheurs".

- Il découle de la remarque précédente que si la qualité scientifique des travaux réunis par le candidat doit être le premier critère d'évaluation du dossier, celui-ci doit aussi manifester de manière exemplaire les qualités de réflexion méthodique, d'organisation, d'analyse et de synthèse du candidat. On est également en droit d'attendre d'un futur directeur de recherche qu'il prête une attention scrupuleuse à la présentation de ses travaux et de leur appareil critique.

- Les textes officiels rappellent que l'HDR n'est pas une deuxième thèse, et qu'elle n'a pas pour objet de sanctionner l'achèvement d'un cursus universitaire. "Il s'agit d'une procédure qui doit, certes, être organisée de manière à garantir la haute qualité scientifique des candidats mais qui doit rester légère" (C 27-10-1992).

- À noter, enfin, que certains Conseils scientifiques et Écoles doctorales ont adopté des règles ou des normes auxquelles, bien entendu, le candidat doit se soumettre.

Recommandations

1. Le calendrier

Il a été rappelé qu'on "ne saurait [...] exiger du candidat des conditions de délai pour [son] inscription" (C 27-10-1992). L'avis unanime des directeurs de recherche de la 1^{le} section qui ont été consultés va toutefois dans le sens d'un délai raisonnable. Le bon sens indique qu'il n'est pas possible de fixer un calendrier précis valable pour tous. Sauf dans le cas de candidats chevronnés dont la carrière de chercheur confirmé a été retardée pour une raison particulière, il semble sage de recommander que le candidat à l'HDR attende environ 5 ans après la soutenance de sa thèse. Ce délai doit permettre l'indispensable maturation de sa recherche et la constitution d'un dossier qui, dans son propre intérêt, doit être substantiel et répondre aux critères rappelés plus haut.

2. La direction

Même si le rôle du directeur n'a pas été expressément prévu par les textes, la possibilité de présenter l'HDR "avec l'appui d'un directeur de

recherches” est reconnue (C 5-1-1989). Cette possibilité est devenue, à juste titre, une pratique courante. On ne peut que recommander que les candidats choisissent assez tôt leur directeur afin que celui-ci leur évite des erreurs dans la conduite de leurs recherches et qu’il guide leurs choix dans la perspective de la constitution d’un dossier cohérent. Si l’on peut estimer préférable que le candidat choisisse un “directeur d’habilitation” qui ne soit pas son ancien “directeur de thèse” et souhaitable qu’il aille le chercher ailleurs que dans sa propre université, il semble difficile en pratique d’en faire une règle.

3. La thèse

Il n’est pas question que la thèse soit examinée une deuxième fois, mais il est souhaité par la plupart des jurys qu’elle soit jointe au dossier, sauf peut-être dans le cas où elle a été réécrite et publiée sous la forme d’un ouvrage qui figure dans le dossier. Le rapport de thèse devrait également être joint. Ceci pour permettre au jury d’évaluer en connaissance de cause le parcours du candidat.

4. Les publications

“Le dossier de candidature comprend soit un ou plusieurs ouvrages publiés ou dactylographiés, soit un dossier de travaux” (A 23-11-1988). En pratique, peuvent figurer dans la composition d’un dossier d’HDR tous les travaux de caractère scientifique du candidat : ouvrages, éditions critiques, articles, contributions à des ouvrages collectifs, traductions, et autres travaux. En quantité, on peut estimer que 200 à 250 pages de travaux originaux est le minimum requis. S’il s’agit principalement d’articles, il est souhaitable que ceux-ci aient été publiés dans des revues françaises ou étrangères reconnues des spécialistes et dotées d’un comité de lecture, et que plusieurs soient rédigés en anglais. Si plusieurs articles portent sur le même sujet, ceux-ci ne doivent pas être exagérément répétitifs mais, au contraire, suffisamment différenciés. Certaines universités demandent que les articles soient réunis en un volume relié, ce qui rend effectivement leur consultation plus commode, surtout si les pages sont imprimées dans un caractère uniforme et numérotées de façon suivie. Dans le cas d’un livre, on peut accepter qu’il figure dans le dossier sous la forme d’un dactylogramme, l’existence d’un contrat d’édition présentant toutefois un intérêt évident. On évitera de joindre au dossier des publications de caractère journalistique. Les manuels et documents de cours ne seront pas non plus normalement considérés comme des pièces du dossier scientifique, mais lorsqu’ils résultent effectivement d’une recherche originale leur présence dans le dossier pourra être argumentée.

Quelle que soit sa composition, le dossier d'habilitation doit être cohérent et présenter une certaine unité (choix du corpus primaire, thématique, méthodologie, etc.). Il est recommandé aux futurs candidats de conduire leurs recherches et leurs travaux en conséquence.

5. Le document de synthèse

“Une synthèse de l'activité scientifique du candidat” est obligatoirement jointe au dossier (A 23-11-88). Un soin tout particulier doit être apporté à sa rédaction. Certains conseils scientifiques exigent que la synthèse compte de 80 à 100 pages. 50 pages paraît être un strict minimum. La synthèse ne doit pas se limiter à un simple historique ni à un résumé des travaux effectués. Elle doit permettre d'apprécier la cohérence de la démarche scientifique, de mesurer le parcours accompli, ses étapes, sa méthodologie, les points de résistance rencontrés et les directions nouvelles vers lesquelles va s'orienter la recherche du candidat.

La description des activités du candidat au sein d'équipes ou de centres de recherches, formations doctorales, sociétés savantes, etc. peut être insérée dans le même document de synthèse ou figurer à part.

La substance du document de synthèse sera résumée dans l'exposé liminaire du candidat.

6. Le jury

Comme pour la thèse, il est recommandé que le jury soit composé, au moins en majorité, de spécialistes reconnus dans le domaine scientifique spécialisé correspondant à la nature du dossier. La composition du jury est fixée à l'article 6 de l'arrêté du 23-11-1988.

Le rapport du jury constituera dans la suite de la carrière du candidat, et notamment pour les commissions de spécialistes et les rapporteurs du CNU, un document de première importance. Comme pour la thèse, il est établi sous la responsabilité du président du jury. En l'absence de tout système d'évaluation par mention, il appartient au président du jury de veiller à ce que ce rapport reflète équitablement la manière dont s'est déroulée la soutenance.

A propos du statut des PRAG

Les motions adoptées par l'Assemblée générale du 5 octobre 1996 avaient fait, le 5 décembre, l'objet de courriers adressés au Ministère. Ces courriers étant restés sans réponse, le Bureau a pris l'initiative de les adresser à notre collègue Michel Oriano, récemment nommé conseiller

technique au cabinet du Ministre. Vous trouverez ci-dessous la réponse que j'ai reçue à propos de la motion concernant le statut des professeurs du second degré affectés dans l'enseignement supérieur. A.H.

République Française

Ministère de l'Éducation Nationale, de la Recherche et de la Technologie

Le Directeur de Cabinet
CAB/MO/N°362

Paris, le 23 juillet 1997

Monsieur le Président,

Par correspondance en date du 15 juin 1997, vous faites part à Monsieur ORIANO d'une motion adoptée par l'assemblée générale de la société des anglicistes de l'enseignement supérieur relative à la situation des professeurs du second degré affectés dans l'enseignement supérieur.

Vous l'interrogez sur la création d'un statut d'enseignant-chercheur, permettant notamment aux professeurs agrégés d'exercer des fonctions d'enseignement compatibles avec une activité de recherche. Pour les enseignants assurant un service d'enseignement, vous souhaitez que leurs charges de service et leurs conditions d'avancement soient semblables à celles des professeurs de classes préparatoires.

Sur le premier point, une réflexion a été engagée par nos services eu égard aux recommandations émises par le rapport Quenet sur les voies possibles d'amélioration des conditions de préparation des thèses doctorales ainsi que sur les modalités de constitution du vivier des enseignants-chercheurs.

Sur le second point, je souhaite vous apporter les précisions suivantes. En premier lieu, il n'existe aucune disposition statutaire qui autorise un avancement spécial des professeurs assurant leur service en classes préparatoires aux grandes écoles.

J'ajoute que leurs obligations réglementaires de service relèvent d'un régime hebdomadaire très spécifique fixé par les décrets n°50-581 et n°50-582 du 25 mai 1950. Elles varient en fonction des effectifs des élèves et du niveau de la classe. Ce régime n'est pas transposable aux personnels affectés dans les établissements d'enseignement supérieur dont le régime d'obligation de service est annualisé.

Bien entendu, notre département ne manquera pas de vous faire part de l'évolution de ce dossier.

Je vous prie de croire, Monsieur le Président, à toute ma considération.
Denis SOUBEYRAN

LIVRES ET DOCUMENTS REÇUS

— *Cycnos*, numéro consacré à Harold Pinter, sous la responsabilité de Geneviève Chevallier, Nice, 1997, vol. 14, n°1, 169 p. ISBN 2-910897-34-6. Recueil de dix-huit articles d'auteurs du monde entier.

— *Annales du Monde Anglophone*, revue semestrielle bilingue, octobre 1996, n°4, Le courant gothique et ses avatars dans la littérature anglo-américaine, dont quatre études de l'œuvre de Ian McEwan, une interview de John Barth, L'Harmattan & Université de Provence, 1996, 168 p. [Recueil de onze articles avec un avant-propos de Max Duperray.]

— *ESP France Newsletter*, vol. 12, n° 2, June 1997.

— *The News*, TESOL France [Teachers of English to Speakers of Other Languages], n°16, May 1997, 16 p.

— *Les Cahiers de l'APLIUT*, vol. XVI, n°4, juin 1997, 88 p.

— *La Tribune Internationale des Langues vivantes*, numéro spécial "Parole(s), Langue(s), Écriture(s)", n°21, mai 1997, 96 p.

— *Inde : l'année 1947, Les Cahiers du Sahib* [Laboratoire Sahib, Université de Rennes 2], numéro spécial, 1997, 190 p.

— *L'Irlande. Imaginaire et représentation*, Actes du colloque de la SOFEIR, Lille 22-23 mars 1996, textes réunis et présentés par Godeleine Logez-Carpentier, *Études Irlandaises*, 1997, 322 p.

— Oscar Wilde, *Le Portrait de Mr. W. H.*, présentation et notes de Jean-Pierre Naugrette, Paris, Le Livre de Poche, 1997, 89 p.

— Celle, Agnès *Étude contrastive du futur français et de ses réalisations en anglais*, Paris, Ophrys, 1997, 229 p., 130F., coll. Linguistique contrastive et traduction, n° spécial.

— Guillaud, Lauric *Histoire secrète de l'Amérique*, Paris, Philippe Labaud-Éditions du Félin, 1997, 283 p.

— Vincent, Bernard (dir.) *Histoire des États-Unis*, Paris, Champs-Flammarion, (rééd.), 466 p.

— Pagnouille, Christine (dir.) *Les gens du passage*, Liège, L3 (Liège Language and Literature), 1992, 145 p. ISBN 2-87233-006-2.

Recueil de vingt-et-un articles sur la traduction littéraire.

— Mason, Ian, & Christine Pagnouille (ed.) *Cross Words*, Liège, L3 (Liège Language and Literature), 1995, 179 p. ISBN 2-87233-013-5.

Recueil de dix-sept articles sur la traduction littéraire.

— Pagnouille, Christine (ed.) *Writing (on) Short Stories*, A Tribute to Paulette Michel-Michot, Liège, L3 (Liège Language and Literature), 1997, 153 p. ISBN 2-87233-017-8.

Recueil de quatorze articles sur la nouvelle.

— Delrez, Marc & Bénédicte Ledent, *The Contact and the Culmination, Essays in honour of Hena Maes-Jelinek*, Liège, L3 (Liège Language and Literature), 1997, 388 p. ISBN 2-87233-016-X.

Recueil de trente-six articles (littérature anglaise et du Commonwealth, littérature post-coloniale).

— Bosredon, Bernard *Les titres de tableaux, Une pragmatique de l'identification*, Paris, Presses Universitaires de France, 274 p.

— Haberer, Adolphe et Josiane Paccaud-Huguet (dir.), *De la littérature à la lettre, Poésie, fiction, arts (domaine anglophone)*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1997, 281 p., 120F. ISBN 2-7297-0583-X.

Recueil, dédié à Michel Cusin, de dix-sept études.

La rubrique "Livres et documents reçus" fait état des ouvrages et documents récemment publiés qui ont été reçus par les membres du Bureau.

COLLOQUES 1997 et 1998

Les collègues à contacter dont le nom n'est suivi d'aucune adresse sont répertoriés dans l'annuaire de la SAES.

— *Les 19 et 20 septembre 1997*: Colloque du Groupe de recherches en études irlandaises: l'Irlande: voies vers la modernité. Contacter Paul Brennan, Université de Caen, 14032 Caen.

— *Les 26 et 27 septembre 1997*: Colloque du GRAAT à Tours. Réinventer le réel. Contacter Thomas Duthoit, courriel 100542.3440@CompuServe.COM

— *Les 4 et 5 octobre 1997*: Colloque de FORELL à l'Université de Poitiers, sur "Le détail", organisé par Liliane Louvel, courriel: Bernard.Gensane@cri.univ-poitiers.fr

— *Les 9 et 10 octobre 1997*: Colloque international sur "La thématization dans les langues, organisé par le Laboratoire ELSAP (Université de Caen) et l'équipe ELI (E.N.S. Fontenay-St-Cloud), à l'Université de Caen. Le programme des communications est publié (téléchargeable par ftp://ftp.univ-poitiers.fr/saes/alaes/ELSAPTH.RTF). Inscriptions avant le 19 septembre 1997 auprès de Claude Guimier, Laboratoire ELSAP, bât. Sciences 1er cycle, Université de Caen, 14032 Caen Cedex. Tél. +33 (0)2 31 56 56 27, fax +33 (0)2 31 56 54 27, cguimier@elsap.unicaen.fr

— *Le 17 octobre 1997*: "Internet outil de la recherche universitaire en langues ? Comment ? Jusqu'où ?" Cette journée de réflexion du LAIRDIL, LAboratoire Interuniversitaire en Didactique des Langues, se déroulera simultanément à Toulouse et sur le web. Renseignements lairdil@cict.fr

— *Les 17 et 18 octobre 1997*: Colloque pour l'inauguration de la bibliothèque Lawrence Durrell. Propositions de communications à envoyer avant le 15 juin 1997 à Corinne Alexandre Garner, 68, r de Charenton, 75012 Paris. Tel.: +33 (0)1 43 40 04 21, ou UFR SSA, U de Paris X, 200 av de la République, 92001 Nanterre. Tel.: +33 (0)1 47 90 70 91. Fax: +33 (0)1 47 90 70 86.

— *Les 13, 14 et 15 novembre 1997*: Colloque international organisé conjointement par l'Équipe de recherche sur les pays anglophones de l'Université de Caen et le CELCLA de l'Université de Rouen sur "News from Elsewhere: les révolutions s'exportent-elles ?" Contacter Ann Thomson, courriel thomson@lve.unicaen.fr à Caen, ou J.-P. Pichardie, à Rouen, courriel Jean-Paul.Pichardie@univ-rouen.fr

— *Les 13, 14 et 15 novembre 1997*: Colloque international organisé par l'ERCMAIS, à l'Université de Perpignan, sur "Saveurs, senteurs: le goût de la Méditerranée". Contacter Paul Carmignani, tél. 04 68 66 20 00, fax 04 68 66 00 44.

— *Les 13, 14 et 15 novembre 1997*: Colloque international organisé par l'équipe de recherches sur les pays anglophones de l'Université de Strasbourg II: "L'invention de la tradition: l'expérience de la périphérie (ex-

centric experiences): Canada, Ecosse, Irlande." Christian Civardi, Ciaran Ross, Héliane Ventura. civardi@ushs.u-strasbg.fr, fax: 03 88 41 74 40, tél: 03 88 73 70

— *Les 14 et 15 novembre 1997*: Colloque d'automne de la SEAC à l'Université de Montpellier III: *L'excentrique*. Des ateliers sont également prévus pour les auteurs au programme des concours: K. Mansfield, et H. Kureishi. Propositions à transmettre à A. Blayac avant le 15 septembre.

— *Le 15 novembre 1997*: Journée d'étude du CRECIB à Paris IV: L'enseignement de l'histoire britannique dans les UFR d'anglais. Contacter Jacques Carré.

— *Les 21 et 22 novembre 1997*: Colloque *As You Like It*, Université de Toulouse-Le Mirail. Contacter Jean-Paul Debax et Yves Peyré.

— *Les 21 et 22 novembre 1997*: Colloque annuel de la Société d'Etudes anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles, à la Sorbonne: Culture populaire et culture aristocratique en Grande-Bretagne au XVIII^e s. Contacter Paul Denizot (Université de Provence).

— *Les 21 et 22 novembre 1997*: Colloque annuel de l'équipe Cultures et Littératures de l'Amérique du Nord (E.A. 1934) de l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, esplanade des Antilles, à Talence, sur le thème de "L'Imposteur." S'adresser à Nicole Ollier (ollier@montaigne.u-bordeaux.fr) ou Yves-Charles Grandjeat.

— *Les 28 et 29 novembre 1997*: Colloque à l'Université du Mans. Thème: "Héritages." S'adresser à Anne-Marie Santin-Guettier.

— *Du 27 au 30 novembre 1997*: 5^e congrès national de RANACLES (Rassemblement national des centres de langues de l'enseignement supérieur) et réunion de la commission exécutive de CERCLES (Confédération européenne des centres de langues de l'enseignement supérieur). "Les centres de langues: finalités, structures, modalités." Université Victor-Segalen Bordeaux 2, DLVP/CRIFEL, 3 place de la Victoire, 33076 Bordeaux Cedex. Secrétariat du congrès: Josiane Dubois. Tél. 05 57 57 18 03, fax 05 56 31 86 17, courriel dlvp@lv.u-bordeaux2.fr

— *Les 5 et 6 décembre 1997*, la Maison des Langues et des Cultures et son centre de recherche appliquée (CERELC) de l'Université de Grenoble III organisent des Journées d'étude sur le thème de "Ingénierie pédagogique et nouvelles technologies dans les formations collectives et autonomes". L'objectif de ces journées sera de permettre aux participants de s'informer sur

les possibilités offertes par l'utilisation pédagogique des nouvelles technologies de formation, d'information et de communication et de se former à la création de documents polymédia et multimédia. Conférences, ateliers de formation, (groupes de 15 personnes maximum) et des séances de travail dans le centre multimédia. Un programme détaillé sera publié en septembre. Frais de participation par personne: 450 francs environ. Contacter Elisabeth Greslou (responsable du Centre d'Auto-Apprentissage MLC), tél. 04 76 82 77 37, courriel greslou@u-grenoble3.fr ou Donna Andréolle, tél. 04 76 82 77 05, fax +33 (0)4 76 82 77 49, courriel andreolle@u-grenoble3.fr

— *Les vendredi 12 et samedi 13 décembre 1997*: "Le fait colonial." Colloque organisé par l'Équipe Langues de l'Université d'Angers. Propositions de communications à transmettre avant le 10 juin. Correspondante : Jeanne Devoize. (Colloque pluridisciplinaire, en français.)

— *Les vendredi 12 et samedi 13 décembre 1997*: Colloque du Centre de recherches Intertextualités à Paris III, 5 r de l'École-de-Médecine. "Jeu(x)". Contacter Hubert Teyssandier, courriel hteyssan@imagnet.fr

— *Les 16 et 17 janvier 1998* : colloque organisé par le Centre de la nouvelle en langue anglaise de l'Université d'Angers sur Katherine Mansfield. Contacter Dominique Dubois avant le 20 septembre 1997.

— *En février 1998* : 4^e Colloque de la SERCIA (Société d'études et de recherches sur le cinéma anglophone) à University College, London : "Myth and mythologies in the English speaking cinema." Contacter Reynold Humphries (Lille III).

— *Les 6 et 7 mars 1998* : Colloque du GERB: "La représentation du réel dans la littérature et les arts britanniques : cartes, paysages, territoires." Propositions à envoyer à M.-C. Rouyer, avant le 30 septembre 1997 (GERB, U. de Bordeaux III, 33405 Talence cedex). Le thème fera l'objet d'un second colloque en mars 1999 et d'une publication en fin 1999.

— *Les 13 et 14 mars 1998* : "Paysages", organisé par l'Université de Reims, Champagne-Ardenne. S'adresser au Centre de Recherches sur l'Imaginaire, UFR Lettres et Sciences Humaines, 57 r Pierre-Taittinger, 51096 Reims Cedex. Tél. 03 26 05 36 19. Fax 03 26 05 36 46. Courriel simone.dorangeon@univ-reims.fr

— *Les 13 et 14 mars 1998* : Colloque organisé à Clermont-Ferrand, par l'équipe "Champ culturel anglophone". "Le Secret". Contacter Bernadette Bertrandias.

— *Les 20 et 21 mars 1998* : Colloque organisé par la SOFEIR (Société française d'Études Irlandaises): "Irlande: exils." Contacter Monique Gallaher, Faculté des Lettres, 98 bd E.-Herriot, 06204 Nice Cedex 3.

— *Du 20 au 22 mars 1998* : Colloque organisé par le Centre d'Études "Traditions et innovations dans le monde anglo-saxon", sur le thème : "The Dilemma of Identity and Exile: Myths and Realities in the English Speaking World." Contacter Francine Tolron, 74 r Louis-Pasteur, 84029 Avignon-Cedex 1, courriel francine_tolron@msn.com

— *Les 26 et 27 mars 1998* : colloque sur "Communautés humaines dans les Amériques, dans leurs dimensions historiques, sociales, linguistiques, culturelles et religieuses (Amérique du nord, Amérique latine, Caraïbes)", à la Faculté des Affaires Internationales de l'Université du Havre. Contacter Jean-Paul Barbiche, Centre d'Études et de recherches Inter-langues (CERIL), 25, r Philippe-Lebon, B.P. 420, 76057 Le Havre Cedex. Tél. +33 (0)2 35 19 56 00, fax +33 (0)2 35 19 57 82.

— *Le 27 mars 1998*, colloque du Groupe de recherche sur les cultures des pays du Commonwealth (CICC) sur "Settlement and Identity". Contacter Gillian Porter-Ladousse, courriel 101766.3263@compuserve.com, et 17, r de Kerivoal, 22300 St-Michel-en-Grève. Tel. +33 (0)2 96 35 71 95, fax +33 (0)2 96 35 72 29

— *Du 26 au 29 mars 1998*, 19^e colloque du GERAS à l'Université de Limoges: "Les industries de la langue / la langue des industries". Contacter Jean-Michel Marbouty, Jean-Pierre Furelaud, Emilie Clazure ou le DLVP, tél. 05 57 57 18 03, fax 05 56 31 86 17, courriel dlvp@lv.u-bordeaux2.fr. Date limite de proposition de communications : 31 octobre 1997.

— *Du 22 au 24 mai 1998*, congrès de l'Association Française d'Études américaines (A.F.E.A.), à Toulouse, sur le thème "Traduire l'Amérique". Contacter Nathalie Hind.

— *Les 3 et 4 juin 1998*, colloque interdisciplinaire à l'Université de Limoges, sur le thème "Regards et discours européens sur le Japon et l'Inde du XIX^e siècle" (littératures et étrangères et comparée, japonologie, histoire de l'art, des langues et des idées). Contacter Bernadette Lemoine, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 39E r Camille-Guérin, 87036 Limoges cedex.

— *Les 5 et 6 juin 1998*, colloque d'I.R.I.S. (Imaginaire, Représentation, Idéologies, Sociétés dans l'Angleterre des 16^e et 17^e siècles) sur "La nouveauté à la Renaissance." S'adresser à François Laroque.

— *Du 19 au 24 juillet 1998* : 61^e congrès international de pragmatique à Reims : “Langage et idéologie”. Date limite de proposition des communications : 1^{er} novembre 1997. Contacter ipra@uia.ua.ac.be <http://ipra-www.uia.ac.be/ipra/>. Secrétariat IPra, BP 33 (Anvers 11), B-2018 Anvers, Belgique, tel + fax: +32-3-230 55 74.

— *Du 11 au 13 septembre 1998*, colloque pluridisciplinaire sur “Formes et langages du millénarisme à l’aube des temps modernes (fin XV^e s.-milieu XVII^e s.)”, à la Vieille Charité, à Marseille. S’adresser à Jean Pironon.

— *Les 25 et 26 septembre 1998*, colloque de l’IRMA, à Aix, “Ethnocentrisme et diplomatie : l’Amérique et le monde au XX^e siècle.”

— *En octobre/novembre 1998*, colloque de la Société de Stylistique anglaise sur “Le Paratexte”, à l’Université de Paris X-Nanterre (sous réserve de confirmation). S’adresser à Gilles Mathis.

— *En 1997-98*, table-ronde sur la traduction, organisée par le centre de recherches “Écritures du roman contemporain de langue anglaise.” Contacter François Gallix, 9, r de Douai, 75009 Paris. Tél. +33 (0)1 45 26 29 62.

Les membres de la SAES qui souhaitent faire publier dans le *Bulletin* des annonces de colloques sont invités à envoyer les informations voulues en annexe d’un courrier électronique, autant que faire se peut, adressé à J.-L. Duchet (duchet@univ-poitiers.fr). Ils peuvent aussi envoyer directement leur annonce aux adhérents inscrits à la liste de messagerie de la SAES par un message adressé à saes@cri.univ-poitiers.fr. Les colloques déjà annoncés dans les bulletins précédents sont récapitulés dans un document accessible sur le site ftp de la SAES, à l’adresse suivante, d’où il est transférable électroniquement : <ftp://ftp.univ-poitiers.fr/saes/Colloque/COLLOQ97.RTF>

Préparation de l’annuaire

Les adhérents de la SAES sont invités à utiliser le formulaire d’adhésion et de renouvellement/modification imprimé à la page suivante, pour signaler à Alain Cazade, de préférence en rouge et très lisiblement, toute modification de leur état-civil, adresses postale et électronique, grade, établissement d’affectation, spécialités, etc., notamment en vue de la préparation de l’*Annuaire* qui, comme annoncé dans le *Bulletin* n°43, sera publié en

décembre 1997, et que tout le monde souhaite aussi exact que possible. Les mutations et nominations à compter de la rentrée 1997 devront en particulier y être signalées.

SOCIÉTÉ DES ANGLICISTES DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Nouvelle adhésion ou Renouvellement / Modification

o Mme o Mlle o M. [remplir en rouge]

Nom: Prénom(s):

Dénomination de l'université et adresse complète:

.....

.....

Grade ou fonction dans l'enseignement supérieur:

Position (cf. Annexe ci-contre):

Spécialité (cf. Annexe ci-contre):

--	--	--	--

Type de thèse (cf. Annexe ci-contre):

Adresse personnelle:

.....

.....

- N° de téléphone personnel: à l'université:

- N° de télécopie personnel: à l'université:

- Adresse électronique:

Affiliation(s) à autre(s) société(s) (cf. Annexe ci-contre):

Date et signature:

L'A.G. a fixé la cotisation, à **partir de 1997**, à:

- **200 F** pour ceux qui auront choisi de payer par prélèvement, (100F. pour les retraités et professeurs honoraires)

- **210 F** pour ceux qui préféreront régler par chèque (105F. pour les retraités et professeurs honoraires).

Cette différence tient compte du travail et des frais qu'entraîne le paiement par chèque. Le choix du prélèvement automatique est la meilleure formule pour tout le monde puisque 1) cela évite les retards de paiements et 2) cela permet de diminuer les frais postaux d'appels de cotisations et de relance.

Pour adopter le prélèvement automatique, il suffit de remplir le formulaire joint et de le renvoyer **accompagné d'un RIB, un RIP ou RICE** à l'adresse figurant ci-dessous.

Nota: une demande de prélèvement doit être renvoyée **avant le 20/03** pour être utilisée dans l'année en cours. Renvoyée au-delà de cette date, cette demande ne pourra être valable qu'à partir de l'année suivante. La cotisation de l'année en cours ne pourra dans ce cas être acquittée que par chèque.

Ceux qui choisiront le paiement par chèque l'intituleront à **l'ordre de la SAES, CCP: 17869 71 R Paris**.

Dans tous les cas, joindre le présent formulaire et adresser l'ensemble au trésorier: Alain Cazade, 2 ter, rue Jean Fallay, 93250 Villemomble.

Important: Ne pas intituler le chèque au nom du trésorier. Aucun mandat ni virement direct au CCP. Merci.

Annexes

Code grade:	20	Assistant normalien doctorant
0 *	21	Docteur pays anglo. ou germ.
1 Professeur	22	Lecturer
2 Maître-assistant	23	Maître de langues
3 Assistant	Code type thèse:	
4 Associé	E	Etat
5 Chargé d'enseignement	3	3ème cycle
6 Recteur	N	Nouvelle thèse
7 Directeur de recherches	U	Université
8 Professeur certifié	P	PHD
9 Maître de conférences	A	Autres
10 Professeur agrégé	Code position:	
11 Assistant agrégé	0	en activité
12 Associé agrégé	1	honoraire
13 Professeur assistant	2	retraité
14 Docteur	3	émérite
15 Assistant associé	4	stagiaire
16 Ingénieur	5	vacataire
17 Attaché	6	détaché
18 Ater	8	contractuel
19 Allocataire moniteur normalien	9	en disponibilité

Liste des codages par spécialité:

6 16° s.	IN	Inde
7 17° s.	LEA	Langues étrang appliquées
8 18° s.	LX	Lexicologie
9 19° s.	LG	Linguistique
0 20° s.	LAF	Littérature africaine
AS Anglais de spécialité	LA	Littérature américaine
AF Anglais fiction	LE	Littérature anglaise
CI Cinéma	LC	Littérature comparée
CA Civilisation américaine	LF	Littérature fantastique
CB Civilisation britannique	LM	Littérature moderne
CE Civilisation élisabéthaine	MA	Moyen-Age
CV Civilisation victorienne	MU	Musique
CW Commonwealth	N	Nouvelle
DI Dialectique	PG	Pays de Galles
DD Didactique	PE	Peinture
DR Droit anglais	PH	Phonétique
EC Économie	PO	Poésie
CAN Études canadiennes	R	Roman
ES Études écossaises	STA	Statistique
IR Études irlandaises	ST	Stylistique
EP Études politiques	TN	Technique
G Gestion	TH	Théâtre
H Histoire	TL	Théorie de la lecture
ID Histoire des idées	TR	Traduction

SOCIÉTÉS DE SPÉCIALITÉ RATTACHÉES A LA SAES

S1	SFEVE	SOC. FR. D'ÉTUDES VICTORIENNES ET ÉDOUARDIENNES	Mme HAMARD
S2	SEC	SOCIÉTÉ D'ÉTUDES CONRADIENNES	M. DARRAS
S3	SEAA17/18	SOC. D'ÉT. ANGLO-AMÉRICAINES DES 17 ^e ET 18 ^e SIÈCLES	M. DENIZOT
S4	SSA	SOCIÉTÉ DE STYLISTIQUE ANGLAISE	M. MATHIS
S5	AMAES	ASSOCIATION DES MÉDIÉVISTES ANGLICISTES	M. CRÉPIN
S6	SEPC	SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES PAYS DU COMMONWEALTH	M. FABRE
S7	GERAS	GR. D'ÉT. ET DE RECHERCHES SUR L'ANGLAIS DE SPÉCIALITÉ	M. PERRIN
S8	CRECIB	CENTRE DE RECH. ET D'ÉT. DE CIVILISATION BRITANNIQUE	M. SERGEANT
S9	SOFEIR	SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDES IRLANDAISES	M. BRENNAN
S10	ALAES	ASSOC. DES LINGUISTES ANGLICISTES DE L'ENS. SUPÉRIEUR	M. COTTE
S11	SEAC	SOCIÉTÉ D'ÉTUDES ANGLAISES CONTEMPORAINES	M. GILBERT
S12	SDHL	SOCIÉTÉ D.H. LAWRENCE	Mme ROY
S13	SAIT	SOC. INTERTEXTUALITÉS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES	M. TEYSSANDIER
S14	SEC	SOCIÉTÉ D'ÉTUDES ÉCOSSAISES	M. REVAUGER
S15	SFS	SOCIÉTÉ FRANÇAISE SHAKESPEARIEUNE	M. MAGUIN
S16	ALOES	ASS. ANGL. POUR LES ÉT. DE LANG. ORALE DS L'ENS. SEC. & SUP.	M. O'NEIL
S17	SERCIA	SOC. D'ÉT. & DE RECH. CINÉMA ANGLO-SAXON	Mme C. DE BEAUREGARD

Des formulaires d'adhésion et de prélèvement automatique peuvent être expédiés en attachement à un courrier électronique, sur demande adressée au secrétaire général (duchet@univ-poitiers.fr) pour les documents au format Macintosh, et au trésorier (cazade@dauphine.fr) pour les documents au format compatible IBM-PC.

Cotisation par prélèvement

Veillez prendre le temps de remplir soigneusement et complètement le formulaire de prélèvement ci-contre, et d'y adjoindre un relevé d'identité bancaire ou postal (RIB/RIP)

Les noms et adresse du débiteur sont les vôtres. Les numéros d'établissement et de guichet et la clé RIB sont sur votre RIB ou RIP mais doivent être recopiés. Datez et signez ensuite au-dessous pour autoriser le prélèvement. Faites figurer dans le cadre à droite l'adresse complète de votre agence bancaire. Celle-ci apparaîtra dans une enveloppe à fenêtre et doit être

assez lisible pour que la poste achemine le courrier sans erreur possible. Merci.

ICI S'INSÈRE LE FORMULAIRE DE PRÉLÈVEMENT

ADRESSES DES MEMBRES DU BUREAU

Alain CAZADE Trésorier	2ter rue Jean-Fallay 93250 VILLEMOMBLE Fax: 01 42 09 18 56. Tél.: 01 48 94 38 43 cazade@dauphine.fr
Ludmilla DELORME Vice-Présidente	49, av. de Belfort 33700 MÉRIGNAC Fax : 05 56 31 86 17. Tél.: 05 56 97 84 72 dlvp@lv.u-bordeaux2.fr
Jeanne DEVOIZE Vice-présidente	15, rue de Brissac 49000 ANGERS Fax: 02 41 24 92 67. Tél.: 02 41 87 60 25 devoize@univ-angers.fr
Jean-Louis DUCHET Secrétaire Général	4, rue Saint-Hilaire 86000 POITIERS Fax: 05 49 45 32 90. Tél.: 05 49 55 99 96 duchet@univ-poitiers.fr
Adolphe HABERER Président	1, route de Saint-Antoine 69380 CHAZAY D'AZERGUES Fax et tél.: 04 72 54 62 21 haberer@univ-lyon2.fr
Pierre LABROSSE Trésorier-adjoint	39, rue P.-Brossolette, 92600 ASNIÈRES Tél.: 01 47 33 60 02 Pierre.Labrosse@dauphine.fr
Marie-Jeanne LAGADEC Secrétaire adjointe	130, boulevard Masséna 75013 PARIS Fax : 01 45 87 41 75. Tél.: 01 45 83 06 24 lagadec@ext.jussieu.fr
André MURAIRES Vice-président	L'Ombrienne, rue des Oliviers 06110 LE CANNET Fax: 04 93 37 55 36. Tél.: 04 93 31 44 47 muraire@unice.fr
Michel PETIT Secrétaire adjoint	49, rue de Châtenay, Gascogne II, 92160 ANTONY Fax: 04 42 64 19 08. Tél.: 01 46 66 91 45 petit@newsup.univ-mrs.fr
Albert POYET Vice-président	48, rue des Martyrs de la Libération 31400 TOULOUSE Fax et tél.: 05 61 52 68 62

Le directeur de la Publication : Adolphe Haberer.

ISSN : 0982.3654

Imprimé par Reboul Imprimerie s.a., 2-4 r Etienne-Mimard, 42000 Saint-Etienne

Dépôt légal: 3^e trimestre 1997: 1500 exemplaires. 32 pages.